

24heures

Moritz de Hadeln, ex-directeur

L'hydre des festivals de cinéma



Moritz de Hadeln a créé le festival du film documentaire de Nyon, avant de diriger le festival international de Locarno, la Berlinale et la Mostra de Venise.
Image: Vanessa Cardoso

Carte d'identité

Né le 21 décembre 1940.

Cinq dates importantes

1963 Réalise son premier documentaire, *Le Pèlé*, avant *Ombres et mirages* en 1966.

1968 Voyages fondateurs au Festival des peuples à Florence, puis à Alger.

1977 Décès accidentel de sa mère. L'émotion le pousse à abandonner la direction du Festival de Locarno.

2001 Reçoit le Prix européen à Strasbourg, premier d'une longue série de prestigieuses reconnaissances.

2013 Préside le Conseil communal de Gland.

De l'Ours berlinois, il a gardé ce regard sage et malicieux qui sait mettre en confiance son interlocuteur. Du Lion vénitien, la noblesse et la ténacité. Et du Léopard tessinois, la vivacité d'un esprit aiguisé qui va droit au but. Au cours de sa carrière, Moritz de Hadeln a distribué les plus prestigieuses distinctions cinématographiques européennes.

A 74 ans, ce natif d'Essex (GB) vit désormais discrètement du côté de Gland. Modestement, dans un appartement de la Cité-Ouest, loué depuis 1972 avec Erika – son inséparable rencontrée dans un train en panne entre Hambourg et Paris. Il l'a connue quand ils arboraient la vingtaine; elle sera sa seule confidente et le secondera dans toutes ses futures aventures cinématographiques.

Durant plus de trente ans, cet érudit bien né mais au cœur toujours ancré à gauche a tutoyé le gratin mondial. Et distribué des Ours d'or, des Lions d'argent ou des Léopards d'honneur aux plus fameux artistes du siècle passé, serrant la main de Fassbinder, de Pasolini, de Woody Allen entre autres Terrence Malick ou Ang Lee, offrant la bise à une Sophia Loren comme aux plus belles, hissant aussi sur le devant de la scène internationale un George Lucas du temps d'American Graffiti, un Zhang Yimou, lorsque les projecteurs ne se

braquaient pas encore vers les cinématographies d'ailleurs.

Un livre – dont la rédaction tarde d'ailleurs – ne suffirait pas à retracer les anecdotes de cet amoureux des arts, de ce voyageur infatigable qui s'est fait naturaliser suisse en 1986.

Ne manquent à son impressionnant palmarès que Cannes et Hollywood. Car cet artisan a marqué l'histoire des plus grands festivals, jouant des paillettes quand il le fallait, cheminant entre les querelles esthétiques, les vents libertaires ou la guerre froide, quand le septième art divisait et servait à tisser des ponts par-delà les censures et les dictatures. Avec une «diplomatie tout helvétique» qui fait qu'on l'a sans cesse appelé pour venir éteindre des feux, au risque parfois qu'il en attise d'autres.

« j'ai toujours aimé
un cinéma engagé, qui
n'oublie pas d'être aussi
un spectacle visuel»

«Je dois bien l'avouer, j'ai toujours été plus *Positif* que *Cahiers du cinéma* et j'ai toujours aimé un cinéma engagé, mais qui n'oublie pas que le septième art est avant tout un spectacle visuel», confie celui qui a grandi à Florence mais a finalement fait toutes ses classes dans la région de Nyon (où s'était installée sa grand-mère).

Après des études de réalisation à Paris, le jeune homme travaille comme photographe indépendant en Italie, puis réalise quelques documentaires, qui finiront par le pousser définitivement sur le chemin du glamour. Un parcours inattendu, lancé au gré d'un furtif festival dédié aux films amateurs à Rolle. Mal organisé, celui-ci convainc le couple d'en lancer un autre du côté de Nyon.

Bref survol d'une carrière foisonnante, bâtie essentiellement au gré des «hasards et des rencontres, plus que de l'ambition», avoue ce petit-fils d'un baron allemand spécialiste en peinture florentine et éditeur d'art, fils unique d'un officier de l'armée britannique et d'une peintre d'origine roumaine.

Après avoir créé, en 1969 avec Erika, le rendez-vous international dédié au film documentaire à Nyon – devenu Visions du Réel, lorsque le couple a définitivement lâché l'affaire en 1993 –, Moritz de Hadeln a dirigé de 1972 à 1977 le Festival du film de Locarno. En pleins remous post-soixante-huitards, le Glandois est nommé pour succéder à Sandro Bianconi et – «ami fidèle parmi les fidèles» – à Freddy Buache. Sur les bords du lac Majeur, c'est lui qui fera de la Piazza Grande la plus belle «salle» sous les étoiles et confèrera à l'événement sa renommée internationale. Les cinéphiles se rappellent aussi un directeur en permanence juché sur sa mobylette.

Fort de ce succès, de 1979 à 2001, il conduit de main de maître la Berlinale, tissant de nombreux ponts entre l'Est et l'Ouest, osant programmer aussi bien des films soviétiques que ceux du Nouveau-Monde. A son départ, ses talents de gestionnaire seront salués de toutes parts. Et le polyglotte se voit appelé aux commandes de la Mostra de Venise. Qu'il quittera après deux éditions, quand les mauvais vents berlusconiens balaieront son indépendance.

Dans la foulée, il tentera encore de créer un festival qui ne fut qu'un feu de paille du côté de Montréal. Clap de fin d'une vie vouée aux cinématographies. Son combat devient alors local, tourné vers l'écologie au sein du Législatif communal.

Aujourd'hui, dans l'appartement de Gland, ni paillettes ni trophées. Aucune photo d'enfants non plus. Les nombreux souvenirs restent entièrement voués au riche passé familial. Car, si le couple a consacré son existence au cinéma, l'art est là pour rappeler que «la vie n'est finalement pas que pellicule».